Qui dira « reste » le premier

Travailler ensemble ne garantit pas un avenir commun



Laura Bellini

Qui dira « reste » le premier

Travailler ensemble ne garantit pas un avenir commun

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904275

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions de la collaboration..... 12
Chapitre 2 - Les limites et le langage commun 23
Chapitre 3 - Quand le programme ne suffit plus 37
Chapitre 4 - Au-delà des marges 48
Chapitre 5 - Le droit de refuser 63
Chapitre 6 - Un instant que je n'avais pas prévu 75
Chapitre 7 - Le lendemain du changement 89
Chapitre 8 - Le monde au-delà de la résidence..... 100
Chapitre 9 - Le risque d'une décision commune 114
Chapitre 10 - Tout ce qu'on ne peut pas prévoir..... 126
Chapitre 11 - Un matin sans promesses..... 139
Chapitre 12 - Un message où mon nom ne figurait pas 150
Chapitre 13 - Le prix de ses propres choix..... 160
Chapitre 14 - La vérité à demi-mot..... 171
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'as pas dit..... 185
Chapitre 16 - Un espace pour prendre ses distances 198
Chapitre 17 - Une vie qui ne peut pas attendre 211
Chapitre 18 - L'offre sur la table 223
Chapitre 19 - Un choix qui a un prix 238
Chapitre 20 - Quand tous deux choisissent de rester..... 252

INTRO

Je suis arrivée dans les Bieszczady avec trois valises, un tube rempli de documents et un plan que je n'avais aucune intention de modifier pour qui que ce soit.

C'est du moins ce que je me répétais tandis que la voiture grimpait sur une route étroite et humide, et que chaque nouveau virage dévoilait des collines toujours plus éloignées de la civilisation. La pluie avait cessé une quinzaine de minutes plus tôt, mais les branches des arbres continuaient de dégoutter. Le brouillard s'accrochait aux pentes et glissait lentement entre les épicéas sombres. Un ruisseau devait couler quelque part en contrebas. Je ne le voyais pas, mais j'entendais son murmure régulier.

La résidence apparut après le dernier virage. C'était un vaste bâtiment ancien, doté d'une véranda en bois, de hautes fenêtres et d'un escalier de pierre. Il avait l'air de ne plus avoir besoin de prouver quoi que ce soit à personne depuis longtemps. Il n'avait rien du luxe moderne, mais possédait quelque chose qui manquait à la plupart des endroits où j'avais travaillé ces derniers temps : un silence qui ne semblait pas artificiel.

Je me garai devant l'entrée et restai quelques instants sans sortir.

J'étais venue ici pour quelques semaines afin de participer à la création d'un livre d'art. Je devais m'occuper des illustrations, de leur composition et de la narration visuelle. Mon rôle ne consistait pas à décorer les phrases des autres. Je voulais que les images aient leur propre voix, qu'elles ne soient pas simplement un élégant arrière-plan destiné à mettre le texte en valeur. J'avais accepté cette

collaboration parce que le sujet du projet me tenait à cœur, que les conditions me permettaient de conserver mon indépendance et que la rémunération m'offrait enfin un peu de répit.

Mais j'avais également un autre projet.

Pendant mon séjour, je comptais préparer la première partie de mon propre portfolio. Cela faisait des mois que je repoussais ce travail, trouvant toujours quelque chose de plus urgent, de plus rentable ou exigeant une réponse immédiate. Cette fois, je voulais lui consacrer mes matinées. Sans appels téléphoniques, sans consultations, sans corrections des idées des autres. Juste moi, du papier et ces images qui attendaient depuis si longtemps, quelque part dans ma tête, le bon moment pour prendre forme.

Les soirées seraient réservées au repos.

Cela me semblait être un arrangement parfaitement raisonnable.

Je montai ma première valise jusqu'à la porte et abaissai la poignée. À l'intérieur, l'air sentait le bois, le café et autre chose encore — peut-être les vieux livres dont les reliures garnissaient les étagères du vaste hall. Des photographies de montagnes étaient accrochées aux murs et une petite table, surmontée d'un vase en céramique, se trouvait près de l'escalier. Derrière une porte, sur la droite, j'entendais les voix du personnel qui préparait la salle à manger.

Avant même que j'aie le temps de frapper à la réception, une voix s'éleva derrière moi :

— Madame Aniela Żur ?

Je me retournai. Une femme vêtue d'un pull bleu marine tenait un carnet sous le bras.

— Oui. J'espère que je ne suis pas arrivée trop tôt.

— Vous êtes parfaitement à l'heure. Votre chambre est prête. Votre collaborateur est arrivé avant midi.

Cette appellation ne me plut pas. Collaborateur. Le mot semblait anodin, mais dans la pratique, il pouvait désigner tout et n'importe quoi : une personne qui respectait les rôles définis ou quelqu'un qui estimait que travailler sur un projet commun lui donnait le droit de diriger le travail des autres.

— Lesław Roj ? demandai-je pour confirmer.

— Exactement. Il est sur la véranda, en ce moment. Il est probablement en train de consulter les documents.

Je hochai la tête en prenant la clé.

Je n'avais pas l'intention de partir immédiatement à sa recherche. Je voulais d'abord découvrir ma chambre, défaire mes bagages essentiels et trouver un endroit où je pourrais travailler tranquillement. J'avais déjà suffisamment d'expérience avec ces personnes qui, le premier jour, parlaient volontiers de vision commune et qui, dès le lendemain, envoyaient des remarques sur le moindre détail.

Ma chambre se trouvait à l'étage. Elle était lumineuse, avec une grande fenêtre donnant sur le jardin et un petit bureau installé contre le mur. J'y déposai mon carnet de croquis, retirai mon manteau et m'approchai de la fenêtre. Au loin, j'apercevais une partie de la véranda, où se trouvaient deux fauteuils en bois.

C'était justement là que je voulais travailler plus tard.

J'attrapai mon carnet et redescendis. Je n'avais aucune envie de passer ma première soirée enfermée dans ma chambre. L'air après la pluie était frais, mais agréable. La véranda baignait dans une pénombre douce, tandis que la

lumière chaleureuse des lampes faisait ressortir les nuances du bois.

Un homme était assis à l'une des petites tables.

Devant lui, un ordinateur portable ouvert, quelques feuilles imprimées et une tasse de café. Il portait un pull sombre dont les manches étaient négligemment retroussées. Il n'avait pas l'air d'être venu ici pour se reposer. Plutôt celui d'un homme capable de travailler dans n'importe quelles conditions, pourvu qu'il ait du café et une connexion Internet suffisamment stable.

Je soulevai légèrement mon carnet pour ne pas le déranger et me dirigeai vers le fauteuil libre.

À cet instant, une rafale de vent souleva l'une des feuilles volantes que j'avais manifestement mal glissée entre les pages. Le papier traversa la véranda et s'arrêta près du pied de l'homme.

Il le ramassa avant que j'aie eu le temps de réagir.

— Je crois que ceci vous appartient.

Je m'approchai et tendis la main.

— Merci.

Il ne me rendit pas immédiatement la feuille. Il observait le dessin qui représentait un vieil immeuble dont les fenêtres reflétaient la lumière du soleil couchant.

— C'est joli, dit-il.

— Je sais.

Il leva les yeux. Pendant un instant, il sembla surpris, puis un sourire apparut sur ses lèvres.

— Au moins, vous n'avez pas besoin de faire semblant d'être modeste.

— Et vous n'avez pas besoin de faire semblant d'être critique d'art. Ce n'est qu'un croquis.

— Je ne fais pas semblant. J'aime simplement les choses qui n'essaient pas d'être autre chose que ce qu'elles sont.

Il me rendit la feuille.

Sa voix était calme, légèrement plus grave que je ne l'aurais imaginé. Il parlait sans se presser, comme s'il n'avait pas besoin de combler chaque silence. Je remarquai également qu'il ne me regardait pas de cette manière à laquelle certaines rencontres professionnelles m'avaient habituée. Il ne jugeait pas ma tenue, ne cherchait pas à affirmer sa propre importance. Il écoutait, tout simplement.

C'était troublant de trouver cela aussi agréable.

— Vous êtes venue ici pour travailler ? demanda-t-il.

— Absolument. Même si j'espère que l'endroit ne me déconcentrera pas.

— Les Bieszczady sont rarement une source de distraction. Les gens, beaucoup plus souvent.

— Dans ce cas, nous avons des expériences similaires.

Cette fois, son sourire s'élargit.

— Lesław Roj.

Son nom me parut familier. Pendant une seconde, je ne parvins pas à l'associer à un visage, alors que cela faisait des semaines que nous échangions des messages au sujet du projet. Je connaissais ses remarques, ses corrections et sa manière de formuler ses commentaires. Je savais qu'il était éditeur littéraire. Je ne connaissais simplement pas son apparence.

— Aniela Żur, répondis-je.

— Je sais.

— C'est un peu inquiétant.

— J'espère que pas davantage que votre réponse à mes remarques sur la dernière version des documents.

Je posai mon carnet sur la table.

— Si vous faites allusion à ces remarques, je maintiens que certaines d'entre elles ne tiennent pas compte de la nature des illustrations.

— Et je maintiens que le lecteur doit pouvoir entrer dans le livre, et pas seulement l'admirer de l'extérieur.

— Nous commençons donc par un désaccord ?

— On dirait que nous n'avons même pas eu besoin d'attendre notre première réunion officielle.

Je ne répondis pas tout de suite. C'était précisément ce que je redoutais. Pas le désaccord en lui-même, mais la manière dont il pouvait finir par envahir tout le processus de travail. Je n'avais aucune intention de céder le contrôle de mes illustrations simplement parce que quelqu'un savait parler avec conviction des attentes du lecteur.

— Nous réglerons tout cela demain, dis-je finalement. Ce soir, j'aimerais simplement profiter du calme.

— Je comprends.

Il referma son ordinateur portable et repoussa les feuilles imprimées pour libérer de la place sur la table.

Ce geste était insignifiant, mais je le remarquai. Il n'essaya pas de me retenir par la conversation, ne chercha pas à ajouter de nouveaux arguments et ne prit pas mon retrait pour une invitation à négocier.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne soirée, madame Aniela.

— À vous aussi, monsieur Lesław.

Je fis quelques pas avant de me souvenir de mon carnet de croquis. Je l'avais oublié sur le fauteuil. S'en apercevant, il le ramassa et me le tendit sans faire de commentaire.

Nos doigts se frôlèrent un bref instant. Rien de particulier. Un simple hasard auquel il ne fallait attribuer aucune importance.

Et pourtant, lorsque je regagnai ma chambre, je fus incapable de me concentrer sur mes propres dessins pendant un long moment.

Par la fenêtre, je voyais le jardin s'assombrir. La lampe de la véranda était toujours allumée et la silhouette de Lesław passa derrière la vitre. Il était retourné travailler. Quant à moi, je commençais à être troublée par une pensée : l'homme avec lequel j'allais passer les prochaines semaines s'avérait beaucoup plus difficile à classer que ne le laissait supposer notre correspondance.

Je sortis mon agenda de mon sac et l'ouvris à la page où j'avais organisé mon séjour. Les matinées pour moi. Les après-midi pour le projet. Les soirées sans obligations. Aucun arrangement supplémentaire, aucun compromis inutile.

Je fis glisser mon doigt sur les heures inscrites, comme si cela pouvait me confirmer qu'elles m'appartenaient toujours.

Je ne savais pas encore si Lesław serait un bon éditeur. Je ne savais pas s'il saurait respecter la vision de quelqu'un d'autre, ni si nos divergences professionnelles se révéleraient stimulantes ou simplement épuisantes. En revanche, je savais que sa présence avait déjà changé

quelque chose à mon programme soigneusement préparé, et ce, dès notre première soirée.

Et pour la première fois depuis longtemps, je me posai une question que je n'avais absolument pas envie de me poser : si demain il se révélait être bien plus qu'un simple collaborateur difficile, serais-je capable de lui permettre de rester, ne serait-ce qu'un peu plus longtemps ?

Chapitre 1 - Les conditions de la collaboration

Le lendemain matin, je me réveillai plus tôt que prévu. Derrière la fenêtre, le brouillard flottait encore et les branches mouillées des arbres bougeaient légèrement sous l'effet du vent. Je restai quelques minutes immobile, à écouter les bruits de la résidence. Quelqu'un déplaça une chaise dans le couloir, une porte se referma quelque part au rez-de-chaussée, puis le léger ronronnement d'une machine à café se fit entendre. Un matin ordinaire, qui aurait dû m'appartenir entièrement.

Je tendis la main vers mon carnet de croquis. Sur la dernière page se trouvait une composition que j'avais commencée avant mon arrivée. Elle représentait l'intérieur d'une pièce vide, vu à travers une porte entrouverte. Aucune silhouette ne s'y trouvait, seulement une lumière qui tombait sur le sol et l'ombre d'un rideau. Je voulais développer ce motif dans une série d'illustrations pour mon propre portfolio. J'avais déjà plusieurs idées, mais il me manquait toujours le temps de leur donner une forme définitive.

Je fis glisser mon crayon le long du contour de la fenêtre. Quelques minutes suffirent pour que je retrouve cette sensation d'avoir repris le contrôle de ma journée.

À neuf heures, j'avais rendez-vous avec Lesław et la coordinatrice du projet. D'ici là, je comptais terminer mon croquis, prendre mon petit-déjeuner et me préparer à la discussion. Je ne m'attendais à aucune difficulté. Après tout, nous savions tous les deux en quoi consistaient nos responsabilités. Je m'occupais de la partie visuelle, lui du texte et de l'édition. Le fait de créer un livre ensemble ne

signifiait pas que nous devions prendre chaque décision à deux.

À neuf heures cinq, je descendis dans la salle de bibliothèque.

La pièce se trouvait dans une aile latérale de la résidence. De hautes fenêtres donnaient sur le jardin et une longue table, équipée de plusieurs lampes, occupait l'un des murs. Des extraits de textes imprimés, des dossiers et des échantillons de papier étaient disposés sur sa surface. Lesław était assis près de la fenêtre. Il portait une chemise claire aux manches retroussées et un pantalon sombre. Il lisait quelque chose sur l'écran de son ordinateur portable, à côté duquel se trouvait une tasse de café.

Il leva la tête lorsque j'entrai.

— Bonjour.

— Bonjour. Je vois que vous avez déjà pris possession de la moitié de la table.

— Seulement de la partie qui n'était pas occupée par les documents.

— Les documents n'ont pas besoin d'autant de place.

— Cela dépend des documents.

Je ne souris pas, même si sa réponse était plutôt bien trouvée. Je posai mon carnet de croquis à l'extrémité libre de la table et retirai mon manteau.

Quelques instants plus tard, Marta nous rejoignit. Coordinatrice de la résidence et interlocutrice chargée des relations avec la maison d'édition, elle apportait trois exemplaires du calendrier de travail ainsi qu'un petit dossier contenant des documents relatifs au livre. Elle avait une quarantaine d'années, les cheveux courts et une manière de

parler qui ne laissait aucun doute sur son goût pour l'organisation.

— Je suis contente que vous soyez tous les deux là. J'aimerais que nous réglions aujourd'hui les principales questions d'organisation. Vous n'avez pas besoin de trancher chaque illustration ou chaque phrase, mais nous devons avoir une compréhension commune de ce que ce livre est censé être.

Je m'assis en face de Lesław.

Marta ouvrit le dossier et en sortit la première page du projet. En haut figurait le titre provisoire : « Les choses qui restent ». En dessous se trouvait la présentation de la publication, que je connaissais déjà grâce aux documents précédemment reçus.

Le livre devait raconter l'histoire de lieux qui portent encore les traces de la présence humaine, même lorsque leur fonction première a disparu depuis longtemps. Des maisons, des pièces, des ateliers, des gares et des espaces qui avaient changé de propriétaires ou de destination. Les textes devaient mêler souvenirs personnels, observations et courtes formes littéraires. Les illustrations n'avaient pas pour vocation de documenter des bâtiments précis, mais d'en faire ressortir la signification émotionnelle.

C'était précisément cette idée qui m'avait convaincue d'accepter la commande. Je ne voulais pas créer un album de plus rempli de jolies images. Ce qui m'intéressait, c'était ce qui restait en nous après avoir quitté un endroit. Parfois, c'était le souvenir d'une personne, parfois une odeur, parfois un objet que personne n'avait eu le courage de jeter.

— Je propose que nous commencions par la structure, dit Lesław. Si nous avons trente textes, nous devons déterminer comment ils vont dialoguer entre eux.

— Je ne pense pas qu'ils doivent tous nécessairement dialoguer, répondis-je. Certains peuvent exister indépendamment.

— C'est possible. Mais le lecteur doit avoir l'impression de traverser un livre, pas de feuilleter un recueil de documents assemblés au hasard.

— Toutes les histoires n'ont pas besoin de suivre une direction commune.

— Elles n'en ont pas besoin. En revanche, elles exigent un ordre réfléchi.

Il ouvrit l'un des documents imprimés. Je vis un extrait consacré à une vieille maison où plusieurs générations d'une même famille avaient vécu au fil des années. L'auteur décrivait la table autour de laquelle la famille se réunissait le dimanche et la pièce que personne ne voulait plus utiliser depuis la mort de la doyenne.

— Ce texte ne devrait pas être placé à côté de l'histoire d'une gare désaffectée, poursuivit-il. Pas parce que l'un serait meilleur ou moins bon que l'autre. Simplement parce qu'ils parlent de deux formes différentes de perte.

— Ou peut-être précisément pour cette raison qu'ils devraient être côte à côte ? demandai-je. Une histoire parle de la perte d'un lieu, l'autre de la disparition du quotidien. Le lecteur peut trouver lui-même le lien entre les deux.

Lesław me regarda avec davantage d'attention.

— C'est intéressant. Mais vous ne pouvez pas partir du principe que chaque association fonctionnera simplement

parce que vous avez imaginé une idée visuelle pour l'accompagner.

— Ce n'est pas ce que je suppose. C'est justement pour cela que je veux voir l'ensemble avant de prendre une décision concernant les illustrations.

— Et moi, je voudrais voir des propositions d'illustrations avant de fixer l'ordre des textes.

Nous nous regardâmes quelques instants en silence.

Marta se racla la gorge.

— C'est précisément pour cela que nous nous réunissons tous les trois, dit-elle. Vous n'êtes pas obligés d'être d'accord dès la première minute. Vous devez trouver une méthode de travail qui vous permette de tirer parti des compétences de l'autre.

Je posai les mains sur la table.

— J'ai une condition. Je ne veux pas que les textes commencent à dicter ma manière de dessiner. Si je décide qu'une illustration sera abstraite ou dépourvue de tout objet concret, je ne voudrais pas recevoir de remarques affirmant qu'elle devrait représenter exactement ce qui est décrit dans le texte.

Lesław repoussa le document devant lui.

— Je n'ai pas l'intention de vous commander une illustration pour chaque paragraphe. Mais si une image modifie le sens d'un passage, nous devons pouvoir en discuter.

— Nous pouvons en discuter.

— Ce n'est pas la même chose que de devoir valider le résultat une fois le travail terminé.

Je remarquai qu'il n'élevait pas la voix. Il n'essayait pas non plus de profiter de la présence de Marta pour imposer son point de vue. Il parlait calmement, mais ne cédait pas. C'était irritant, et en même temps difficile à ignorer.

— Vous voulez avoir votre mot à dire sur les illustrations ?

— Je veux avoir mon mot à dire sur le livre dont j'assume la responsabilité éditoriale. Vous avez votre domaine d'influence sur les images. Je ne vois pas pourquoi nous devrions prétendre que ces deux choses ne se rencontreront jamais.

— Et moi, je ne vois pas pourquoi chaque divergence devrait être considérée comme une erreur à corriger.

Marta fit glisser le calendrier vers nous.

— Et si nous définissions une procédure ? Vous préparerez d'abord vos propositions indépendamment. Lesław élaborera l'ordre des textes et Aniela présentera son concept visuel. Ensuite, vous aurez une consultation commune et déciderez ensemble quels éléments nécessitent des modifications. Rien ne sera validé sans la participation de vous deux.

— Cela me semble raisonnable, dis-je.

— À condition que cette consultation ne consiste pas à s'envoyer des commentaires une fois le travail terminé, ajouta Lesław.

Je tournai les yeux vers lui.

— Vous avez un talent particulier pour compliquer les accords les plus simples.

— Déformation professionnelle.

— Dans ce cas, j'espère qu'elle n'est pas incurable.

Cette fois, Marta éclata de rire. Lesław aussi, même si son sourire était beaucoup plus discret.

Nous revînmes au calendrier. Nous fixâmes les dates de remise des premières propositions, le nombre de réunions et la manière de transmettre les documents. Mes matinées devaient rester libres de toute consultation obligatoire, sauf si nous convenions tous les deux à l'avance d'un changement. Les après-midi seraient consacrés au travail sur notre publication commune.

Cette clause comptait davantage pour moi que je ne voulais bien l'admettre. Je n'étais pas venue dans les Bieszczady pour subordonner une fois de plus mes propres projets au calendrier de quelqu'un d'autre.

— Je ne veux pas non plus que nous corrigions mutuellement nos documents sans en avoir discuté au préalable, dis-je alors que Marta consignait les derniers accords.

Lesław posa son stylo.

— Je suis d'accord, à condition que nous ne considérions pas chaque suggestion comme une intrusion dans les compétences de l'autre.

— Je peux promettre que j'écouterai vos arguments.

— C'est déjà quelque chose.

— Ne vous habituez pas aux succès trop rapides.

Pendant un bref instant, son regard s'attarda sur mon visage. Il n'y avait aucune trace de triomphe. Plutôt l'amusement d'un homme qui venait de découvrir que la conversation serait plus difficile, mais probablement plus intéressante qu'il ne l'avait imaginé.

Après la réunion, Marta sortit pour répondre à un appel. Je restai seule avec Lesław près de la table, à ranger les documents imprimés. Je pris plusieurs feuilles qui se trouvaient à côté de son ordinateur portable.

— Ce sont tous les textes ? demandai-je.

— La plupart. Il en reste quelques-uns pour lesquels nous devons encore obtenir l'accord des auteurs concernant les coupes.

— Et vous savez déjà lesquels sont les plus importants ?

— Non. Je sais lesquels sont les plus percutants à première vue. Ce n'est pas toujours la même chose.

Cette réponse m'intéressa plus que je ne l'aurais cru.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un texte qui produit la plus forte impression à la première lecture n'est pas nécessairement celui qui reste le plus longtemps dans l'esprit. Parfois, la phrase la plus importante se trouve quelque part au milieu, presque inaperçue.

Je parcourais les feuilles. L'une d'elles contenait la description d'une petite pièce dans laquelle un atelier de couture avait fonctionné pendant plusieurs dizaines d'années. Sa propriétaire refusait de déménager, malgré les travaux de rénovation prévus dans le bâtiment. L'auteur évoquait son habitude de toujours reposer ses ciseaux au même endroit.

— Celui-ci est bon, dis-je.

— Je le pense aussi.

— Mais je ne sais pas si je devrais l'illustrer littéralement.

— Vous ne devriez pas.

Je levai les yeux.

— Vraiment ?

— Vraiment. Si je voulais voir des ciseaux posés sur une table, j'achèterais un catalogue de matériel pour atelier.

Je ris avant même d'avoir pu me retenir.

— C'est le premier argument raisonnable que j'entends aujourd'hui.

— Je vous conseille de le noter. Il pourrait encore vous servir.

Pendant un moment, nous rangeâmes les documents sans parler. Je remarquai que Lesław ne les classait pas par numéro, mais à l'aide de petits papiers portant ses propres annotations. Chacun avait une couleur différente et certains ne comportaient qu'un seul mot : « retour », « absence », « quotidien », « témoin ».

— Vous annotez vraiment tout de cette manière ? demandai-je.

— Seulement les choses que je ne veux pas perdre.

— Et si vous perdez un de ces petits papiers ?

— Alors je dois relire le texte.

— Votre système repose donc sur la mémoire.

— Et sur le fait que je ne jette pas les papiers à la va-vite.

Je regardai la pile de feuilles. Il y avait quelque chose d'étonnamment personnel dans ce désordre organisé. Il ne ressemblait pas à quelqu'un qui travaillait mécaniquement. Il remarquait les détails, sans ressentir le besoin de les mettre en scène.

— Vous aussi, vous dessinez tout ? demanda-t-il.

— Pas tout.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— J'aimerais voir à quoi ressemblerait une illustration de mon système de notes.

— Je vous en prie. Je dessinerais probablement un homme qui essaie de mettre de l'ordre dans le désordre au lieu de simplement jeter la moitié de ses feuilles.

— Ce serait un portrait assez impitoyable.

— Je n'ai jamais promis qu'il serait flatteur.

Il sourit et, pour la première fois, je me dis qu'il serait peut-être plus facile de discuter avec lui que je ne l'avais prévu. Cela ne signifiait pas encore que nous saurions travailler ensemble. Une bonne conversation ne résolvait pas les problèmes professionnels, et une sympathie réciproque ne constituait pas un argument en faveur d'une composition particulière du livre.

Je pris mon carnet de croquis et me dirigeai vers la sortie.

— Aniela ?

Je me retournai.

— Oui ?

— Je sais que nous avons convenu de préparer des propositions indépendantes. Mais j'aimerais que nous parlions demain d'un texte en particulier. Celui sur l'atelier de couture. J'ai l'impression que nous pourrions en faire quelque chose de plus important qu'un simple chapitre.

— Envoyez-moi les documents.

— Je peux le faire. Mais je préférerais d'abord entendre ce que vous y voyez.

Je réfléchis un instant.

— Demain après-midi. À condition que vous n'essayiez pas de décider à ma place ce que je dois dessiner.

— Et si j'ai une bonne suggestion ?

— Vous pourrez me la présenter.

— Marché honnête.

— Pour le moment.

Je quittai la bibliothèque avec le sentiment que la réunion ne s'était pas terminée exactement comme je l'avais prévu. Pourtant, je n'avais perdu aucune des choses qui comptaient pour moi. Mes horaires étaient protégés, les rôles définis et le périmètre des responsabilités consigné.

Malgré tout, en regagnant ma chambre, je ne pensais pas au calendrier, mais à une phrase de Lesław. Il voulait d'abord savoir ce que moi, je voyais.

Je ne me souvenais pas qu'un seul de mes derniers clients m'ait posé une question semblable.

Ce n'était pas suffisant pour faire confiance à quelqu'un. Mais c'était assez pour ne pas avoir envie de mettre fin trop rapidement à notre conversation le lendemain.

Chapitre 2 - Les limites et le langage commun

Le lendemain, je consacrai ma matinée à mes propres illustrations. Je fermai la porte de ma chambre, mis mon téléphone en mode silencieux et étalai plusieurs feuilles de papier sur le bureau. Je voulais préparer une série de croquis avant de commencer à réfléchir au livre sur lequel je travaillais avec Lesław. Non pas parce que le projet ne m'intéressait plus. J'avais simplement besoin de me rappeler que ma vie professionnelle ne commençait ni ne se terminait avec une seule commande.

Vers midi, Marta m'appela. Elle m'informa qu'un colis contenant des échantillons de papier m'attendait dans la salle à manger et qu'après le déjeuner, nous pourrions utiliser le petit atelier situé au rez-de-chaussée. Un espace devait y être aménagé pour nos consultations communes.

Je descendis avec ma pochette de croquis. Lesław était déjà assis à une table de la salle à manger. Son carnet était ouvert devant lui et, à côté, se trouvait une assiette contenant un sandwich qu'il n'avait visiblement pas eu le temps de terminer.

— Bonjour, dis-je.

— Bonjour. Comment s'est passée votre matinée ?

— C'était la mienne.

Il me regarda avec un léger amusement.

— Je comprends. Je ne vous demanderai pas de détails.

— C'est raisonnable.

Il désigna la chaise en face de lui.

— J'ai apporté le texte sur l'atelier de couture. Je me suis dit que nous pourrions commencer par celui-là.

Je m'assis et sortis mes propres notes.

— Je l'ai lu hier soir. Je ne suis pas convaincue par la fin proposée.

— Moi non plus.

— Tant mieux. Au moins, nous n'aurons pas besoin de nous disputer sur tout.

— Je ne m'attacherais pas trop à cet espoir.

Il me tendit le document imprimé. Je lus le passage qu'il avait surligné. L'histoire concernait une femme qui avait tenu un petit atelier de couture pendant plus de trente ans. Après la fermeture du local, elle avait transféré une partie du matériel dans son appartement, mais n'avait jamais repris son activité. Le texte mentionnait une machine à coudre placée près de la fenêtre et les marques laissées par les chaises sur le parquet.

— L'auteur termine sur une phrase évoquant la pièce vide, dit Lesław. À mon avis, l'histoire se referme trop facilement.

— Parce que le lecteur reçoit une conclusion toute faite ?

— Exactement. Tout est expliqué avant même qu'il ait eu le temps de se poser une question.

Je fis glisser mon doigt sur le document.

— Je vois les choses autrement. Je ne voudrais pas dessiner l'atelier lui-même. Ce qui m'intéresse davantage, c'est le moment où quelqu'un cesse d'être nécessaire à l'endroit où il a passé la moitié de sa vie.

— C'est fort.

— Mais je ne veux pas faire de cette femme un symbole. C'était une personne bien réelle. Elle avait ses habitudes, ses clients, et probablement aussi des jours où elle n'avait envie de parler à personne.

— L'illustration devrait donc montrer le quotidien, plutôt que la perte ?

— Peut-être sa trace. Par exemple, le plateau d'une table marqué de petites entailles. Ou la lumière sur un mur où un miroir était autrefois accroché. Je ne veux pas représenter le vide comme un événement tragique et spectaculaire.

Lesław garda le silence quelques instants. Puis il prit son stylo et ajouta quelque chose dans la marge.

— Et le texte ? demanda-t-il.

— Il devrait se terminer plus tôt. Sur la phrase expliquant que la femme continuait à ranger ses ciseaux au même endroit, alors qu'elle n'avait même plus de table sur laquelle les utiliser.

Il releva la tête.

— Cette phrase ne figure pas dans la version actuelle.

— Elle est au milieu du texte. Nous pouvons la déplacer à la fin.

— Et supprimer le dernier paragraphe ?

— Oui.

Il ne répondit pas immédiatement. Il relut le passage, puis reposa son stylo.

— Je suis d'accord.

J'en fus surprise, tant sa réponse avait été facile. J'avais déjà préparé mentalement plusieurs arguments au cas où il commencerait à défendre la conclusion originale.

— Sans aucune réserve ?

— J'en ai une. Nous devons demander à l'auteur s'il accepte que nous modifiions l'ordre des paragraphes.

— Bien sûr.

— Je ne veux pas que nous retouchions l'histoire de quelqu'un simplement parce que nous avons trouvé une meilleure composition pour elle.

Je le regardai plus attentivement.

— C'est honnête.

— J'essaie.

Il n'y avait aucune fausse modestie dans sa voix. Il énonçait simplement un fait. Je pensai que c'était précisément cette attitude qui m'avait manqué dans plusieurs collaborations précédentes. Je n'avais pas besoin de quelqu'un qui soit d'accord avec moi sur tout. J'avais besoin d'une personne capable de faire la différence entre son ambition personnelle et la responsabilité qu'il avait envers le travail d'autrui.

Après le déjeuner, nous nous installâmes dans l'atelier. La pièce était petite, mais bien éclairée. Des étagères remplies de papier occupaient l'un des murs et une large table se trouvait sous la fenêtre. Au centre, un espace permettait d'étaler de grandes feuilles. Une légère odeur de bois et d'encre d'imprimerie flottait dans l'air.

J'étalai mes croquis. Lesław apporta les textes imprimés ainsi que plusieurs propositions d'organisation des chapitres. Nous ne commençâmes pas par examiner tous les documents. Nous décidâmes plutôt de choisir trois histoires susceptibles de donner le ton à l'ensemble de la publication.

La première concernait l'atelier de couture. La deuxième, une petite gare où les trains de voyageurs ne s'arrêtaient plus depuis des années. La troisième racontait l'histoire d'un appartement resté vide pendant plusieurs mois après le départ de ses propriétaires à l'étranger.

— Je ne voudrais pas commencer par l'histoire la plus forte, dit Lesław en parcourant les textes. Si les premières pages sont trop lourdes, le lecteur risque de ne pas trouver l'espace nécessaire pour faire place à ses propres souvenirs.

— Et si nous commençons par quelque chose de trop neutre, il n'aura aucune raison de continuer.

— Il nous faut donc quelque chose qui ouvre une porte sans révéler immédiatement ce qui se trouve derrière.

— Pour une fois, cela ressemble à une tâche pour l'illustratrice.

— Je ne cherche pas à vous retirer votre travail.

— Pas encore.

Il sourit.

Nous commençâmes à disposer les feuilles sur la table. Je les déplaçais, changeais leur ordre et comparais des passages de textes avec mes propres croquis. Lesław lisait certaines phrases à voix haute, s'arrêtant parfois sur un mot isolé. Il ne le faisait pas de manière théâtrale. Il lisait comme s'il cherchait à vérifier si le rythme du texte s'accordait avec l'image qui prenait progressivement forme au fil de notre conversation.

À un moment, je remarquai qu'il s'attardait sur l'un de mes croquis. Il représentait un couloir vide avec une porte